

Les morts de 1914-1918 dans un village du Haut-Foréz :

Gumières

Alors que les derniers Poilus, centenaires, disparaissent, il nous a semblé opportun de nous pencher sur le sort de ceux qui furent fauchés au cours du conflit qui a inauguré monstrueusement le XX^e siècle. Le choix de la commune allait de soi puisqu'il s'agit du village de l'auteur, Gumières, dans le canton de Saint-Jean-Soleymieux. Ce dernier a souffert tout particulièrement de la Grande Guerre puisqu'il perdit 453 tués soit 5,17 % de sa population de 1911 (pour une moyenne de 4,54 % dans l'arrondissement)¹.

Comme dans toutes les communes françaises, la décision de bâtir un monument aux morts ne tarde pas. A Gumières, une commission constituée au début de 1920, composée de trois conseillers municipaux frères de soldats morts et de trois anciens combattants, a choisi l'emplacement du futur monument. Grâce à un don de Jean-Louis Chevaleyres, maréchal-ferrant, qui cède la partie nord de son jardin, une surface d'environ 40 m² est disponible. Une souscription, rassemblant 25 donateurs, permet de réunir la somme de 7 350 F auxquels s'ajoutera une subvention de l'État. La société *Granit Perrin* de Saint-Julien-la-Vêtre est choisie pour construire le monument qui aura la forme d'un obélisque. Le béton d'assise est coulé par un maître maçon de la commune, Pierre Mure du Besset. En février 1921, quatre obus de 270 *non chargés* [sic!] sont livrés pour encadrer le monument : ces *trophées de guerre* avaient été attribués par le sous-secrétaire d'État aux finances fin 1920.

On peut noter qu'à la même époque, la commune, à la demande de l'Association des Combattants de la Grande Guerre - section de Gumières - accordait une concession sise au nouveau cimetière de Gumières pour accueillir les restes de combattants de la commune. L'association obtenait également le droit de transférer sur cette concession la croix de pierre de l'ancien cimetière : elle s'y trouve désormais.

Les conditions de la recherche

Le monument aux morts de la commune compte 33 noms alors que les registres d'état civil de la commune n'en ont que 30². La différence, qui se remarque dans toutes les communes³ s'explique de différentes manières : erreurs, retards d'enregistrements d'actes, déménagements de certains soldats... C'est ainsi qu'est bien enregistré dans l'état civil comme décédé Mathieu Rolle, né à Chazelles-sur-Lavieu mais dont l'épouse - comme lui, peut-être, avant guerre - réside à Gumières, mais il n'a pas son nom inscrit sur le monument de ce village.

Parmi les 33 morts dont les noms sont gravés sur le monument, 3 comportent une mention complémentaire: *Dufour Jean, 18^e BCP, classe 1918, décédé le 26 juillet 1918 à la forêt de Ris, Aisne, Gauchet Louis Basile, 170^e d'infanterie classe 1916, décédé le 20 juillet 1918 à Cocherel, Seine-et-Marne, Crépet J^r Pierre, caporal 350^e RI.*

D'après nos recherches, il s'agit précisément des trois derniers morts de la commune, en juillet-août 1918 lors de la contre-offensive menée par Foch à la tête des armées alliées.

Dans le registre d'état civil de la commune de Gumières figurent les actes de décès de 30 hommes, tous ne sont pas enregistrés dans l'ordre chronologique de leur décès car certains, portés disparus par exemple, y sont inscrits plusieurs années après. C'est ainsi que

¹ Gerest (Henri), *Les populations rurales du Montbrisonnais et la Grande Guerre*, CEF, Saint-Etienne, 1977, p. 157.

² Nous pouvons ajouter le nom de Jean-Pierre Chalancon, du 317^e RI, dont nous avons retrouvé la trace sur le riche site Internet *Mémorial-GenWeb*.

³ Cf. Gerest (Henri), *ouvrage cité*, p. 160.

l'administration des pensions propose d'engager une instance en déclaration judiciaire de décès le 10 octobre 1920 pour le soldat Jean Joseph Chassagneux, du 12^e BCP, disparu le 7 mars 1915 à *Sulzern*⁴ en Alsace, qui figure d'ailleurs sur le monument de Gumières. De même, un acte permet d'enregistrer le décès de Michel Brouillet⁵ disparu en Alsace en août 1914, puisqu'il n'apparaît pas parmi les prisonniers français en Allemagne... En juillet 1920, c'est l'officier chargé de la recherche des hommes au 17^e RI qui prie le maire de Gumières, à propos du soldat Brouillet Denis Léon, de *bien [s'] assurer par [sa] propre documentation ainsi que par tous les moyens à [se] procurer auprès de la famille qu'il y a lieu de toujours considérer cette disparition comme constante.*

Pour au moins un de ces hommes, la preuve de la mort présente un caractère encore plus tragique : disparu le 7 mars 1915 en Alsace, Joseph Damon laisse un enfant posthume, Marcel Rolle, né le 23 janvier 1915, dont la mère était Jeanne Marie. Celui qui ne vit peut-être jamais son fils n'avait pas 25 ans...

Chronologie des disparitions

La date de la mort est indiquée pour 29 des 30 actes du registre d'état civil, seul le décès de Jean Antoine Nigon⁶, du 21611 d'infanterie, n'est pas daté mais un acte de décès transmis ultérieurement, non retranscrit dans l'état civil, précise que celui-ci fut tué à l'ennemi le 4 juin 1916 dans la Meuse.

Les années les plus meurtrières sont 1915 avec 12 décès⁷ puis 1918 avec 8 morts. 1914 a vu disparaître 5 hommes, 1916 quatre et 191 deux⁸.

Si on affine les dates de disparitions, on remarque que les mois de mars à juin 1915 ont été particulièrement meurtriers avec 7 disparus ainsi que la période de juin à août 1918 (6 morts). La première période correspond à la bataille de l'Artois, la seconde à la contre-offensive de l'armée alliée de l'été 1918 qui voit l'effondrement des forces allemandes...

Les hommes qui sont tombés en 1914 ont péri en août pour 3 d'entre eux, en décembre pour les 2 autres. Ainsi, Michel Brouillet meurt le 19 août 1914 en Alsace alors que son 97^e régiment d'infanterie de ligne combat dans la "province perdue"... Mathieu Damon, le 2 décembre suivant, et Jean-Made Pélardy le 18, disparaissent alors que vient de s'achever la "Course à la mer" et que le front s'est figé : la guerre de tranchées commence.

1915 est une année particulièrement meurtrière. Curieusement, 3 Gumiérots paraissent être morts le même jour, le 7 mars 1915. De l'un d'entre eux, Jacques Moutin, nous ignorons l'unité comme le lieu de décès. En revanche, Joseph Damon a disparu au bois d'Eich-Wald, Alsace, alors que Joseph Chassagneux⁹ décède à Sulzern (Soultzeren ?) le même jour. Or, le village de Soultzeren n'est qu'à quelques kilomètres au nord-ouest de celui d'Eschbach-au-Val où existe un lieu-dit Eichwald. Tous ces toponymes appartiennent au terrible champ de bataille du Linge, dans les Vosges, où s'affrontèrent Français et Allemands à l'ouest de Colmar... Joseph Damon est signalé comme appartenant au 12^e BCP et Joseph Chassagneux - mais dans un courrier du ministère des pensions d'octobre 1920 - au 12^e BCA. Se pourrait-il que 2 voire 3 de ces hommes aient péri ensemble ?

De même, Jean-Pierre Chalancon tombe le 3 octobre 1915 à l'épine de Védegrange, secteur de Saint-Hilaire-le-Grand (Marne), donc le même jour que Jean-Pierre Liotier dont nous ignorons l'unité et le lieu de décès...

⁴ Vraisemblablement Soultzeren (Haut-Rhin).

⁵ Fils de Jacques Brouillet et Marie Courat.

⁶ Fils de Félix Nigon et Marie Dubost.

⁷ Onze trouvés dans l'état civil de Gumières auxquels s'ajoute Jean-Pierre Chalancon.

⁸ Une étude menée sur une trentaine de communes du Montbrisonnais répartit les années les plus meurtrières selon l'ordre 1914, 1915, 1916, 1918 et 1917.

⁹ Fils de Jean-Jacques et de Rosalie Robert, il était l'époux d'Elisa, née Fréry, domiciliée à Gumières.

Deux des combattants tués en 1916 sont tombés dans le département de la Meuse : le 75^e d'infanterie de Jean-Pierre Néel comme le 216^e de Jean-Made Lacombe servirent à Verdun, tout particulièrement aux abords des forts de Vaux et de Douaumont. Le 2^e classe Néel est *décédé au Bois-Constant près Verdun (Meuse) à 10 heures*.

1917, "année tournant de la guerre", année de la révolution russe, de l'entrée en guerre des Etats-Unis et des mutineries dans l'armée française... Jean Liotier meurt "suite blessures de guerre" dans la Marne en mai 1917. Son régiment, le 413^e RI, se bat à Craonne cette année-là. Le 2^e classe Jean Faverjon est *tué à l'ennemi, à 8 heures du soir, dans le secteur d'Esnes - aujourd'hui Esnes-en-Argonne - le 29 juin: son 356^e RI combat alors à l'ouest de Verdun vers la côte 304, tout près du Mort-Homme de sinistre mémoire, et vers le bois d'Avocourt¹⁰, ces deux enjeux de la bataille se trouvant à proximité d'Esnes... Le malheureux est inhumé au cimetière n° 2 de Béthelainville (Meuse), plaque de plomb n° 155.*

L'un des derniers combattants de la commune tombé au feu est le jeune Jean Dufour, âgé de 20 ans, *tué à l'ennemi, forêt de Ris, Aisne, le 26 juillet 1918 à 16 heures suite de blessure par balle*. De la classe 1918 et soldat de 2^e classe au 18^e Bataillon de Chasseurs à Pieds (BCP), le lieu de sa disparition comme son unité figurent sur le monument aux morts de Gumières : ils ne sont que trois combattants dans ce cas-là. En effet Louis Basile Gauchet, Jean-Pierre Crépet et Jean Dufour semblent être les trois Gumiérots fauchés les derniers lors de ce que l'on espérait être la "Der des Der".

Le 18^e BCP auquel appartenait Jean Dufour est engagé lors de la deuxième bataille de la Marne lorsque les armées alliées, un temps surprises par l'offensive allemande de la dernière chance, mènent une contre-attaque victorieuse. De très durs combats opposent les Franco-Américains aux Allemands qui résistent férocement, par exemple dans la région au nord-ouest de Château-Thierry : c'est au cours de la progression vers l'Ourcq dans les forêts de Fère et de Ris que le chasseur Dufour est fauché par une balle ennemie le 26 juillet : le lendemain, la ligne de front atteignait la lisière de la forêt de Ris, le 29 elle la dépassait... D'après des témoins, *les Allemands se firent hacher dans la forêt de Ris, où ils laissèrent, avec de nombreux cadavres, un abondant matériel de toute sorte*. Ils furent alors bousculés jusqu'à l'Ourcq.

Son compatriote Jean-Pierre Crépet, caporal dans la 19^e compagnie du 350^e d'infanterie tombe non loin de là le 1^{er} août suivant, à 9 heures, à Tigny. Là, dès le 23 juillet, les troupes françaises s'étaient heurtées à une forte artillerie et à de nombreux nids de mitrailleuses. Le 1^{er} août, les armées Mangin et Degoutte ont attaqué à nouveau entre Tigny et l'Ourcq : c'est alors qu'est tombé le caporal Crépet.

Bien sûr, la guerre a fauché des hommes jeunes. Le plus jeune d'entre eux, Jean Mure, a 19 ans lorsqu'il meurt le 22 juillet 1915 quelque part en Alsace. Nous avons déjà évoqué Jean Dufour, tué à 20 ans en juillet 1918. Son compatriote Jean-Marie Chaux n'est guère plus vieux - 21 ans - lorsqu'il périt en octobre 1915 dans la Marne....

A l'opposé, le "poilu" le plus âgé est Jean-Claude Faure¹¹, du 360^e RI, qui meurt le 19 mai 1915 à Saint-Pol-sur-Ternoise dans le Pas-de-Calais à 45 ans. Un autre quadragénaire disparaît à la fin du conflit, il s'agit de Mathieu Pélisson, mort à Carlepont, dans l'Oise, le 2 juin 1918. Ce dernier appartenait au 74^e territorial : preuve que les "pépères" - comme étaient surnommés les territoriaux - n'étaient pas toujours protégés¹²... Mathieu Pélisson laisse une veuve, née Marie Vente.

Les conditions de la mort

¹⁰ Avocourt est situé à 6 km d'Esnes.

¹¹ Fils de François et de Marguerite Champey.

¹² La loi du 7 août 1913 fixait à 3 ans la durée du service dans l'armée d'active, à 11 ans dans celle de la réserve de l'armée d'active, à 7 ans dans la territoriale ainsi que dans sa réserve.

Les actes de décès sont plus ou moins précis en ce qui concerne les circonstances de la mort du combattant. A Gumières, nous avons des indications pour 21 cas. Nous pouvons les répartir comme suit:

- 9 ont été "tués à l'ennemi" ;
- 9 sont morts "suite blessures de guerre" ;
- 3 ont disparu et sont présumés morts.

Les conditions du décès au front sont rarement détaillées. Nous savons par exemple que le 2^e classe Jean-Jacques Gay¹³, du 13^e RI, est mort au bois d'Ailly, Meuse, le 23 avril 1915 vers les 10 heures *tué à l'ennemi par un obus*. De même, Mathieu Pélisson¹⁴, du 74^e territorial, est tué par obus dans l'Oise à 15 heures 45 le 2 juin 1918. C'est probablement le cas du canonnier Jean Théoleyre¹⁵, de la 25^e batterie du 245^e d'artillerie, décédé *à la position de batterie, territoire de Mareuil-la-Motte (Oise) le 9 juin 1918 à 0 heure 30*. Le malheureux a peut-être été victime d'un tir de contre-batterie lorsque son unité combattait dans les parages du bois de Vignemont du 9 au 14 juin... Jean Dufour, évoqué plus haut, tombe *tué par balle* dans la forêt de Ris : c'est le seul Gumiérot dont l'acte de décès porte cette mention. On sait que la Première Guerre mondiale est le premier véritable conflit industriel - même si les guerres de Sécession et de 1870-71 en sont la préfiguration - et l'artillerie s'avère plus meurtrière que jamais. Ainsi, lors d'une étude des blessures relevées dans une ambulance de division au printemps 1915, les causes des lésions se répartissaient comme suit ¹⁶

- éclats d'obus 67 %
- balles 14 %
- grenades 9 %
- divers (dont baïonnette) 10 %

Le plus âgé de "nos" Poilus, Jean-Claude Faure, meurt le 19 mai 1915 à l'ambulance d'armée n° 10/1 suite de blessures de guerre, plus précisément d'une fracture du crâne. D'ailleurs, les morts à l'ambulance sont relativement nombreux. C'est le cas de Benoît Chassagneux¹⁷, 2^e classe au 67^e RI, mort le 30 septembre 1916 près de Suippes (Marne) à l'ambulance n° 2/5. De même en ce qui concerne le 1^e classe Jean-Marie Pélardy¹⁸, du 2^e zouave, décédé à 1 heure du matin le 18 décembre 1914 à l'ambulance n° 4, 45^e division, dans le Pas-de-Calais.

Pourtant, le service de santé réalisa de réelles prouesses malgré les difficultés de tous ordres. Ainsi, l'organisation des évacuations fut repensée et un tri entre blessés transportables et intransportables fut possible en rapprochant les services sanitaires du front. Car si les blessures par balles étaient relativement faciles à soigner - lorsqu'elles n'étaient pas mortelles à court terme - les effets destructeurs des obus étaient aggravés par les infections liées à la présence de terre ou à la saleté des vêtements...

D'autres combattants décèdent encore plus loin du front, dans les hôpitaux. Denis Brouillet¹⁹, 2^e classe au 13^e bataillon de chasseurs alpins, meurt à l'hôpital temporaire 34b le 13 juin 1918 à 13 heures 30 *suite blessures de guerre* : il était de la classe 1914 puisque né le 18 mai 1894... Mathieu Rolle, né à Chazelles-sur-Lavieu, disparaît à l'hôpital militaire de Commercy, 49, rue Carnot...

Parfois, c'est l'enregistrement du décès dans les heures qui suivent la mort qui apporte quelques précisions sur le contexte militaire. La disparition du 2^e classe Jean-Marie Chaux, 10^e compagnie du 65^e bataillon de chasseurs à pied a lieu le 7 octobre 1915 à 5 heures du soir, *côte*

¹³ Fils de feu Jean Gay et de feu Pierrette Faure, domicilié à la Ribeyre.

¹⁴ Fils de Jean-Made et de Françoise Montet.

¹⁵ Fils de Jean-Pierre Théoleyre et Marie Ferrier.

¹⁶ *Histoire militaire de la France*, tome 3, sous la direction d'André Corvisier, PUF 1992, p. 307.

¹⁷ Fils d'André Chassagneux et de Mélanie Faure.

¹⁸ Fils de J. Pélardy et M. Basset.

¹⁹ Né à Chazelles-sur-Lavieu, fils de Jean-Pierre Brouillet et Catherine Thévenon.

139 à 1500 mètres au nord de Suippes près de la route de Suippes à Souain (Mame). Le chasseur Chaux est décédé le 6 octobre 1915 à 22 heures par suite de blessures de guerre reçues sur le champ de bataille au camp de Sadowa vers le point 1257 à proximité de la route de Souain à [Tahure ?] à environ 4 km de Souain. Rares sont les mentions si précises qui permettraient au parent ou à l'historien de retrouver le point presque exact de la mort²⁰.

Les unités

Nous connaissons les unités d'appartenance de 21 combattants inscrits au registre des décès, auxquels s'ajoute le cas de Jean-Pierre Chalancon, déjà évoqué. L'écrasante majorité d'entre eux combattaient dans l'infanterie puisque le seul non-fantassin est un artilleur.

Parmi tous ces *biffins*, 11 servaient dans l'infanterie de ligne, 1 dans la territoriale, 4 dans les chasseurs alpins, 4 dans des bataillons de chasseurs et 1 au 2^e zouave. L'infanterie, la "reine des batailles", a donc versé un très lourd tribut : à l'échelle nationale, elle a compté 22,9 % de pertes par rapport aux mobilisés alors que cette proportion tombait à 7,6 % pour la cavalerie et 6 % pour l'artillerie. Sachant que la grande majorité des conscrits puis des mobilisés étaient affectés à l'infanterie, celle-ci constituait l'ossature de l'armée et l'arme qui devait emporter la décision même si l'artillerie puis les chars et l'aviation virent ensuite leur rôle s'accroître. De plus, les Foréziens montagnards étaient plus souvent des fantassins que ceux des plaines et des villes car leur petite taille ne les prédestinait pas sauf exceptions - aux unités de cavalerie, principalement cuirassiers et dragons, pour lesquelles on choisissait les plus grands. Ceci explique l'assez forte proportion de montagnards affectés aux unités de chasseurs²¹, comme leurs ancêtres intégraient sous le Premier Empire l'infanterie légère.

Le cas de Gumières n'est bien sûr pas exceptionnel : lorsque Claude Latta s'est penché sur les disparus du village corrézien de Champagnac-la-Noaille, il a déterminé que, sur 21 Poilus dont l'unité était connue, 19 avaient servi dans l'infanterie, 1 dans l'artillerie et 1 dans la cavalerie²². La proportion est donc presque identique à la situation de notre village forézien.

Parfois, un document nous apporte une précision complémentaire comme pour le 2^e classe Liotier²³, de la classe 1906, mort à Courlandon, Marne, le 16 mai 1917 à 16 heures 30 *des suites de blessures de guerre* alors qu'il appartient à la 3^e compagnie de mitrailleuses du 413^e d'infanterie.

Voici donc rapidement évoqué le funeste destin d'une poignée des quelque 1 400 000 combattants français disparus en 1914-18. Loin d'être exhaustif, ce travail demeure "ouvert". Des documents familiaux, des recherches plus approfondies permettront peut-être de l'affiner et de l'enrichir. Puisse-t-il déjà aider à rappeler que, derrière les inscriptions figées dans le granit, palpitaient autant de vies coupées net à la fleur de l'âge.

Pascal Chambon

²⁰ La zone concernée par ce décès correspond aujourd'hui au camp militaire de Suippes, au nord de Châlons-en-Champagne, parsemé de cimetières militaires Jean-Marie Chaux repose peut-être dans celui situé au nord de Suippes, non loin de son homologue allemand ?

²¹ Gerest (Henri), ouvrage cité, p. 162

²² Les soldats de Champagnac-la-Noaille morts pour la France pendant la Grande Guerre(1914-1918) dans "Chez nous à Champagnac-la-Noaille", n° 2, décembre 1995, p. 5-36.

²³ Jean, Denis, Joseph Liotier, fils de Jean-Claude et d'Antoinette Bufferne.